

## Incroyance

Paul Chamberland

Numéro 67, printemps 1996

La croyance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13804ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamberland, P. (1996). Incroyance. *Moebius*, (67), 13–17.

# Incroyance

Paul Chamberland

## 1. Perplexité

Incroyance. Le mot fait comme un affaissement. Et tout de suite des fêlures molles. Je n'aime ni le mot ni la chose. Pas davantage son contraire. Croyance fait un chiffonnement, une crispation de papier de verre.

Embarrassant. Et puis non. N'éprouve nul inconfort à l'idée de m'attribuer de l'irrésolution. Parce que je n'observe rien de tel dans mon for intérieur. Je pourrais par contre craindre comme plus gênant de considérer cette question en jugeant d'après l'effet des mots – des signifiants. D'après la sonorité ! Mais je ne retrace là rien qui me gêne : j'aurai surpris à l'œuvre un cratylisme subconscient intarissable et sûr de lui. Voilà qui me paraît digne d'intérêt. Je devrais essayer avec d'autres mots. Oui, pour épier ce que ça pense vraiment quand je laisse l'initiative aux mots.

(L'*exploréen* serait un exercice spirituel.)

Des mots pourraient tuer ? Des mots ont tué – *kiaïs* mentaux.

Des lecteurs ne connaîtraient pas le mot qui désigne le cri guerrier prescrit par le karaté. Je n'en sais guère plus que ce que je viens d'en dire. D'autres lecteurs (ou les mêmes) savent des choses que j'ignore. Dans certains passages de ce texte il y aurait risque de malentendus, ou de clivages dans le continuum (présupposé) du sens. Le cas échéant, ça pourrait irriter, mais aussi bien occasionner des cocasseries.

Une question est posée. Quelqu'un répond : « Je suis croyant. » Un autre : « Je suis incroyant. » Qu'aurait donc compris celui qui a posé la question ? Que pourrait-il savoir de la signification que l'un et l'autre interlocuteurs « donnent » aux mots qu'ils ont énoncés ? (Nous pourrions convoquer le premier Wittgenstein. À propos des énoncés « mystiques ». Je ne suis pas athée.)

Quoi qu'il en soit, en ce moment nul lecteur. Ou, ce qui revient au même, le présent du lecteur n'est pas celui où j'écris. Je ne peux rien conjecturer de ce que sait ou ne sait pas, de ce que pense ou ne pense pas un lecteur virtuel. Me le représenter lisant est un fantasme : je suis en train de m'imaginer présent à sa lecture. En écrivant ceci j'ai toutefois introduit une interférence dans la communication différée distinctive de l'écrit. Puisque le lecteur se voit depuis tout à l'heure interpellé réellement. Ça se passe dans son présent, même si dans le mien il n'a le visage de personne. Cette dernière mise au point n'interrompt pas pour autant le fantasme.

L'imagination est véloce, l'écriture est lente. Depuis tout à l'heure ce lecteur qui n'est personne m'interpelle puisque je l'y pousse. Sans figure, absent, il s'immisce, virtuel mais entreprenant, dans le cours actuel de l'écriture. Il tiendrait à sa façon la plume ? En l'absence de tout lecteur actuel, je n'en dois pas moins compter, écrivant, avec cet autre, ce double remuant. Le destinataire, car. Je ne pourrais le chasser même si je l'ignorais, que ce fût par inadvertance ou par humeur. Et ça ne m'avancerait pas à grand-chose de me constituer mon propre destinataire (comme dans un *vrai* journal intime – et encore !). Je m'engagerais dans une fausse piste si je m'imaginais que personne d'autre n'écrit, que moi, quand j'écris. Comme si je savais qui écrit !

(Que le lecteur daigne recevoir le propos des quatre paragraphes précédents comme un petit discours de la méthode improvisé.)

Je pars avec mon lecteur. Il ne me lâche pas d'une semelle. L'autre sera tout à la fois mon Virgile et mon maître zen : bienveillant, imprévisible, redoutable, sagace. Non, bien sûr que non, pas cette image complaisante, presque naïve. L'imprévisible, peut-être, oui à coup sûr puisqu'il est sans visage. Et insistant, ou plus précisément *incongrédiable*. J'en aurai besoin, là où je vais, je dois m'en accommoder. Là où personne d'autre ne peut m'accompagner : seul en soi, seul avec l'infini des représentations,

confronté à l'inconnu de sa propre pensée, seul en soi dépaycé mais fébrile à l'idée d'explorer l'intime lointain. Car ça doit se faire à deux, le voyage du solipsiste, autrement ça rate.

Là où « être seul c'est être au plus intime du monde », écrit Antonio Ramos Rosa.

## 2. Un parcours

La vue du simple courage humain, face à l'immonde, est si évidemment nécessaire qu'une fois achevé cet énoncé, il n'y aurait plus rien à dire.

Bien entendu l'énoncé ne fait pas ce qu'il dit.

Mais qu'aurait-il dû faire ? Rendre l'évidence si brûlante qu'elle persuadât sur le coup et universellement.

Alors, puisque ça ne marche pas, tout est à recommencer : écrire, et peut-être sans fin. Quand même, en ce moment, je tiens un fil, la protestation du sentiment, le ton de la conviction.

Allons-y.

Je change de registre et donne à ma scansion la tournure de la conviction.

La vue du courage humain, chez un homme seul, ou une femme seule, voire chez un enfant, seul et sans armes, de toute façon désarmé parce qu'il est seul, et qui tient tête, là où l'a mis le destin, aux assauts de l'immonde, propose l'illustration la plus limpide de ce que peut la bonté humaine. L'étudiant chinois face au blindé place Tianan men en juin 89, par exemple. La justesse indiscutable d'une telle manifestation de force morale, justesse qui... Je vais reprendre la phrase, dont je m'aperçois qu'elle est bien légèrement hasardée au-dessus de l'abîme. La justesse indiscutable d'une telle manifestation de force morale, évidence qui ne peut échapper à l'intelligence de quiconque n'est pas déchu d'humanité, est de nature à raffermir l'intime ébranlement qui fait tenir debout face à l'immonde et qui s'est toujours appelé l'espérance humaine.

Je me rends compte, bien sûr, de la solennité quelque peu parodique qui s'est emparée de ces phrases. L'éloquence contrecarre ce que devrait faire l'énoncé, la parodie suscite l'ironie. Impasse où me mène ma scansion. Est-ce là le destin, pardon, l'effet inévitablement produit par la conviction désireuse de se déclarer ?

Je ne me cache pas que le morceau de dissertation morale qui précède est problématique. Pour moi, tout autant que pour le lecteur. Mais, rebondissement à venir, je m'aperçois que la morosité m'a distrait de la vue de l'abîme au-dessus duquel mes phrases font une passerelle bien précieuse : le doute. À ce mot je ne peux résister à la tentation de citer Isidore Ducasse :

Oui, bonnes gens, c'est moi qui vous ordonne de brûler, sur une pelle, rougie au feu, avec un peu de sucre jaune, le canard du doute, aux lèvres de vermouth, qui, répandant, dans une lutte mélancolique entre le bien et le mal, des larmes qui ne viennent pas du cœur, sans machine pneumatique, fait, partout, le vide universel. C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Les êtres dont je parle existent, ont existé. Des exemples fameux, le Christ. La chose a eu lieu, la fulgurante évidence a paru dans le monde. Voyez la suite. Présentement, au nom du sacrifié sublime, les tchetniks serbes pillent, dévastent, violent et massacrent. Ils se ruent sur des civils sans défense en s'imbibant au préalable d'une bière dont l'étiquette est frappée à l'effigie de la Vierge.

La conviction, et l'exhibition de la conviction, ça fait deux.

L'écriture trouve, elle ne se dérobe pas à l'épreuve de la justesse. Ça, c'est la conviction qui fait écrire. Dans ce qui vient de s'écrire, trouve-t-on de la justesse ? Si c'est le cas, ça ne me simplifie pas pour autant les choses. L'écriture ne soulage pas de l'égarement, elle va avec l'égarement.

C'est la toute première phrase de la deuxième partie qui m'aura fait dérapier. Combien de lignes ai-je encore devant moi ? Je n'escompte plus pouvoir terminer. Ce n'est pas une raison pour laisser tomber. Re commençons.

Au début, j'avais le dessein d'écrire une « Mort de Walter Benjamin ». Je n'écarte pas l'idée, je suis perplexe, comment m'y prendre.

La mort de Benjamin serait un *exemplum*. Ferais-je alors dans l'hagiographie ? Je ne le pense pas.

Le courage d'un homme seul, désarmé, d'un homme résolu à périr, s'il le faut, pour tenir tête aux assauts de l'immonde (W. B. n'est en rien un « héros »). Ce courage-là est exemplaire de ce que peut l'humain confronté au déni d'humanité. Cette fois le prononcé de l'évidence m'apparaît

juste, il ne porte pas au pathétique; il aurait plutôt l'air d'une lapalissade. Mais je ne vais pas, de nouveau, me laisser démonter, intimider. Je passe outre et je sais pourquoi. Une telle évidence, du fait de ce à quoi elle engage (l'intégrité, la défense de l'honneur humain), prend un singulier relief sur fond d'une époque qui vient après l'effondrement des grands systèmes de pensée, des «grands récits» qui donnèrent cohérence et appui à l'action émancipatrice. On pouvait alors combattre, se sacrifier «pour des idées» armées par la Raison. La Raison a été sévèrement déconsidérée: elle aurait eu partie liée avec les dérapages qui ont entraîné des sociétés entières dans l'absurde de l'ignominie. Dans *La dialectique de la Raison*, Adorno et Horkheimer ne sont pas tendres pour la Raison («Sans égard pour elle-même, la Raison a anéanti jusqu'à la dernière trace sa conscience de soi.»).

Je ne propose pas ici de faire le procès de la Raison, l'entreprise serait épineuse, pour l'une comme pour l'autre partie. Je désigne, en tremblant, le défaut de tout point d'appui qui est désormais le nôtre. Qui serait le nôtre si... n'en subsistait un seul. Que frappe l'éclat d'une fulgurante évidence: l'honneur du simple courage humain.

On ne peut fonder là-dessus l'espoir de relancer tout le possible. On ne saurait par contre rien entreprendre sans compter avec cette qualification morale, en principe accessible à tout homme venant en ce monde. Et surtout, la ferme résolution de rester, quoi qu'il en coûte, un homme acharné à défendre l'honneur humain n'est en rien entamée par l'appréhension de l'irréremédiable, du désastre que la tournure générale des événements désigne comme le tournant que vient de prendre le devenir terrestre de l'humanité.